
FUNÉRAILLES

DE

PIERRE VIALA

Membre de la Section d'Économie rurale

à PARIS,

le vendredi 14 février 1936.

DISCOURS

DE

M. EMMANUEL LECLAINCHE

Membre de l'Académie des sciences.

AU NOM DE L'ACADÉMIE.

Au nom de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, j'apporte à notre éminent confrère, Pierre Viala, un dernier et solennel hommage.

Retracer à grands traits la carrière scientifique de Viala, c'est évoquer une vie laborieuse de savant, consacrée tout entière à la recherche et à l'enseignement.

Après de brillantes études à Montpellier, il est attaché, en 1881, à

l'Ecole d'Agriculture. La viticulture se trouve à ce moment dans une situation tragique. Il semble qu'épuisées par une culture trop intensive, les vignes de France n'offrent plus de résistance aux parasites qui les assaillent. Aux anciennes maladies péniblement contenues par des méthodes incertaines s'ajoutent des invasions nouvelles. Le phylloxéra, importé d'Amérique, a envahi en quelques années les régions du midi et de l'ouest; les médications essayées se sont révélées insuffisantes; l'on escompte comme inévitable la disparition à brève échéance du vignoble français. Des populations vont être réduites à l'exode et à la misère, tandis que notre économie nationale va se trouver profondément atteinte.

Viala comprend aussitôt que la substitution de méthodes scientifiques aux interventions empiriques défailtantes permettra seule de rendre à la vigne affaiblie sa vigueur d'autrefois, et de la protéger efficacement contre les maux qui l'assaillent. C'est au service de cette idée directrice qu'il va se consacrer; c'est elle qui va inspirer toute son œuvre.

Le jeune maître achève sa formation scientifique par de fortes études de sciences naturelles, et sa thèse de doctorat, soutenue à Paris en 1891, marque le début d'une série ininterrompue de recherches et de découvertes portant sur toutes les questions que soulève la culture de la vigne.

Dans ses laboratoires de Paris et de Montpellier, Viala aborde tour à tour les nombreux problèmes qui le sollicitent. Il est le créateur et l'animateur d'une discipline nouvelle; des élèves enthousiastes, qu'il associe généreusement à ses recherches, travaillent sous sa direction. Tous ses travaux tendent vers un but précis: débarrasser la viticulture des fléaux qui la menacent et la ruinent, pour constituer ensuite un vignoble sain, efficacement protégé par les règles tutélaires d'une prophylaxie simple et précise. Ses recherches ont un caractère universel qui est imposé à la fois par les échanges de plants de toutes provenances et aussi par l'introduction accidentelle des maladies parasitaires en tous les pays. On s'explique ainsi l'intérêt constant que prennent les nations étrangères aux travaux de Viala: ses

publications sont aussitôt traduites, ses conseils sont sollicités de toutes parts, et il remplit de nombreuses missions en Europe et en Amérique.

Limitée quant à ses buts, l'œuvre de Viala est singulièrement étendue quant à ses objets. C'est toute la physiologie de la plante qu'il faut reviser et compléter pour interpréter les variations observées dans la répartition des maladies dans le temps et dans l'espace. Il montre comment une meilleure adaptation des divers plants à la composition des sols suffit parfois à les protéger contre la maladie ou à leur conférer une résistance suffisante aux agents pathogènes.

L'étude systématique de ceux-ci est entreprise avec les techniques appropriées. La plante est exposée, comme les animaux, aux attaques des parasites les plus divers, depuis les ultra-virus et les bactéries jusqu'aux acares et aux insectes. Mais ce sont les champignons qui jouent le rôle essentiel dans cette attachante pathologie. En possession de toutes les techniques, Viala se révèle comme un maître en mycologie. Ses travaux de laboratoire apportent sur la biologie des nombreuses formes pathogènes des notions qui suffiraient à le classer parmi les meilleurs des spécialistes. Toujours s'affirme sa préoccupation dominante d'utiliser les connaissances acquises aux buts utilitaires qu'il s'est assignés. Mais ses constatations débordent inévitablement ce cadre restreint; elles apportent une riche documentation intéressant toutes les parties de la science et notamment la physiologie et la pathologie générales. Il arrive même qu'entraîné par la curiosité de son esprit, le savant se livre à des études historiques et que, par une analyse détaillée des textes, il parvienne à retrouver dans la phtiriose de la vigne une affection connue des Hébreux et décrite par Strabon.

Les recherches de Viala, de ses collaborateurs et de ses élèves, donnent tout ce qu'il était permis d'en espérer. Le diagnostic de toutes les maladies de la vigne est pratiquement assuré; des méthodes de prophylaxie et de traitement sont formulées et sans cesse améliorées; une police sanitaire est établie, qui permet d'enrayer l'extension des foyers et de prohiber les importations dangereuses.

Ces résultats sont si apparents et si importants qu'ils s'imposent jusqu'à retenir toute l'attention. Sans doute, le nom de Viala est et restera toujours attaché à la reconstitution du vignoble français menacé d'une disparition totale; mais il n'eut pas accompli ce grand œuvre s'il n'y avait été préparé par sa formation scientifique et par la discipline qu'il s'était imposée. Son triomphe sur le phylloxéra n'est point le fait d'un hasard heureux. D'autres avant lui s'y étaient essayés sans succès. C'est en raison de ses travaux antérieurs que Viala, alors âgé de 27 ans, est désigné par Eugène Tisserand pour étudier en Amérique les vignes sauvages et cultivées. « Cette mission, dit-il, m'a permis de résoudre les deux faits essentiels qui constituent la base de la reconstitution des vignobles par les vignes américaines: celui de leur résistance phylloxérique et celui de leur adaptation aux divers terrains. » C'est dans le laboratoire et dans les champs d'expérience qu'il va poursuivre, jusqu'à leur solution intégrale, tous les problèmes soulevés.

S'il a bien mérité de son pays pour les services inappréciables qu'il lui a rendus, Pierre Viala a bien mérité de la science, qui fut son inspiratrice de chaque jour. Notre Compagnie se félicite de l'avoir accueilli et elle conservera fidèlement son souvenir.

*
* *

L'homme est inséparable du savant. Nous estimions et nous aimions en Viala la simplicité et la cordialité de son accueil, autant que la sûreté et la modération de son jugement. Il n'avait parmi nous que des amis, mais sa discrétion était telle qu'il fallait une heureuse occasion pour pénétrer dans son intimité et pour apprécier pleinement le charme de sa culture et de son esprit.

Ceux qui, comme moi, n'ont su découvrir que tardivement en lui des trésors de bonté et de sensibilité que voilait une discrétion voisine de la timidité regrettent profondément aujourd'hui de n'avoir pas bénéficié plus tôt de ce privilège exquis qu'était l'amitié de Viala.

Frappé soudainement, en pleine santé et en pleine activité, notre ami a succombé en quelques heures, sans appréhension, sans souffrance, arraché à cet heureux foyer familial où une épouse et des enfants également aimés lui donnaient l'immense joie de leur profonde affection.

Je salue respectueusement la mémoire du savant et du bienfaiteur que fut Pierre Viala, et j'exprime à sa famille les regrets et la douloureuse sympathie de ses confrères de l'Académie des Sciences.

CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE
DU
PREMIER ANNIVERSAIRE DE LA MORT
DE
PIERRE VIALA

Membre de l'Académie des sciences,

A L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE,

le jeudi 11 février 1937.

DISCOURS DE M. EMMANUEL LECLAINCHE

Président de l'Académie des sciences.

MON CHER MINISTRE (1)

MESDAMES,

MESSIEURS,

En 1881, Pierre Viala sort de l'École d'agriculture de Montpellier. Il a été un très brillant élève et l'un de ses maîtres, Gustave Foëx, l'attache aussitôt à son enseignement de la viticulture en qualité de préparateur-répétiteur.

Les constitutions de l'enseignement agricole sont telles que la seule difficulté de la carrière consiste à trouver un guide qui vous

(1) M. Jean Perrin, Sous-secrétaire d'État à la Recherche scientifique.

ouvre la porte du temple, et que le néophyte qui l'a franchie se trouve libéré de toute préoccupation d'avenir. Beaucoup l'ont ainsi compris qui ont parcouru sans le moindre effort une paisible et honorable carrière.

Viala en juge tout autrement. Il sait que la chaire de viticulture lui sera bientôt dévolue. Il sait que des problèmes nouveaux sont posés qui n'ont pu être résolus jusqu'ici. Alors que l'on s'accommodait tant bien que mal des vieilles maladies qui attaquaient la vigne, voici que des affections nouvelles sont apparues, à peine connues, autochtones ou importées, tandis que, depuis plus de dix années, un fléau progresse avec une telle certitude que l'on peut prévoir la très prochaine disparition du vignoble français. Les pauvres moyens mis en œuvre ont échoué contre le phylloxéra et personne n'en suggère de nouveaux.

Viala discerne les raisons de cette impuissance. Non seulement on connaît imparfaitement la physiologie de la plante et les conditions de sa résistance aux ennemis qui l'assaillent, mais on ignore presque tout de ceux-ci et certains ne sont même pas identifiés. Les recherches à entreprendre supposent une forte initiation scientifique, impliquant la connaissance des méthodes et la pleine possession des techniques. C'est ainsi que Viala se décide à reprendre la vie scolaire pour suivre à l'Université l'enseignement des sciences naturelles. Cette résolution, qu'il prend à 21 ans, devait décider de toute sa carrière de savant. Elle atteste à la fois la sûreté de son jugement et la maturité précoce de son esprit.

Dans cette vieille Ecole de Montpellier, encore toute imprégnée de l'esprit salernitain, il jouit pleinement de cette formation universitaire qui s'accordait si heureusement avec les tendances de son esprit. En 1883, il est licencié ès-sciences. Pendant plusieurs années, il poursuit des études de botanique sous la direction du maître éminent que fut Charles Flahault, et il entreprend des études personnelles dans les Facultés et dans ses laboratoires de Montpellier et de Paris. Le grade

de docteur ès-sciences, qu'il reçoit à la Sorbonne en 1891, sanctionne déjà une série de recherches originales.

Sans doute, il avait eu dans le domaine de la viticulture de savants précurseurs: Planchon à Montpellier, Foëx, son maître à l'École d'agriculture, Millardet à Bordeaux... avaient réalisé de très belles recherches. Ils avaient été secondés par une élite de praticiens, observateurs avisés et collaborateurs empressés. Il n'en est pas moins certain que, vers l'année 1880, la situation est lamentable et même tragique si on la considère du point de vue social. Une culture est sur le point de disparaître en des régions où l'on ne peut envisager une substitution quelconque; certains renoncent à la lutte et se préparent un douloureux exode.

La protection de la vigne peut être envisagée de deux façons: renforcer les moyens de défense que possède tout être vivant; diminuer les forces de l'agresseur et les annihiler s'il est possible. Viala étudie l'anatomie et la physiologie de la plante, pour préciser à la fois les conditions et les limites de sa résistance aux parasites et aux traitements envisagés; il étudie aussi les parasites agresseurs pour découvrir leurs points faibles et pour les attaquer utilement.

En dehors du phylloxera, contre lequel on n'espère plus qu'en un miracle — bientôt intervenu d'ailleurs — toutes les maladies de la vigne sont d'origine parasitaire et elles sont dues à des champignons. Viala comprend que l'étude biologique des parasites constitue la préface obligatoire de la prophylaxie. Pour presque tous — l'oïdium étant seul excepté — il obtient, par une méthode originale d'ensemencement, des cultures pures sur des milieux électifs, tandis qu'un appareillage des plus ingénieux permet l'évolution biologique complète des parasites.

La plupart des champignons agresseurs sont capables soit d'une vie saprophytique, soit d'un développement sur d'autres végétaux, et cette circonstance les rend plus redoutables en ce qu'elle assure leur perpétuation en dehors du vignoble. D'autres sont spéciaux à la vi-

gne et transmis seulement par une contagion qui peut d'ailleurs s'opérer à de lointaines distances, par le transport, des souches parasitées.

On retrouve ainsi dans la phytopathologie toutes les notions classiques de la pathologie animale et Viala ne manque pas d'opérer ce rapprochement suggestif. Les êtres vivants, quels qu'ils soient, se trouvent exposés aux mêmes dangers. Il n'est de générale qu'une pathologie considérant, dans les deux règnes qui procèdent de la vie, la série de tous les êtres depuis les formes cellulaires autonomes jusqu'aux animaux supérieurs et à l'homme. Pour l'édification de cette pathologie que Charles Nicolle a brillamment esquissée, on trouvera dans l'œuvre que j'essaie de faire revivre de précieux documents.

C'est encore une donnée d'une portée générale que Viala énonce en signalant l'accoutumance des saprophytes à la vie parasitaire, c'est-à-dire la création de maladies nouvelles. Qu'il me soit permis de rapporter incidemment que, dès 1883, dans un livre devenu classique, j'avais interprété de la même façon «la genèse des contagions naissantes», idée que Maurice Nicolle devait reprendre avec éclat cinquante années plus tard.

Mêmes analogies encore entre l'accoutumance progressive aux toxiques (arsenic, sulfate de cuivre), autrefois observée par Viala, et les phénomènes de résistance *in vivo* de diverses espèces microbiennes, les trypanosomes notamment, aux médications récemment utilisées.

Les recherches de laboratoire inspirent des interventions qui sont aussitôt soumises à des essais contrôlés dans les conditions de la pratique, remises à l'étude si elles se révèlent insuffisantes ou inapplicables, largement diffusées dès qu'elles répondent au but poursuivi. La plupart des maladies sont reconnues passibles d'interventions prophylactiques ou thérapeutiques efficaces; les études poursuivies en collaboration avec les viticulteurs achèvent la mise au point des techniques et réduisent le coût des applications.

C'est dans le même esprit que Viala aborde, en 1887, la lutte contre le phylloxéra. Depuis plus de douze années, on combat sans espoir un parasite qui résiste à tous les traitements. On a fait appel

aux plus illustres savants: Jean-Baptiste Dumas, chargé d'ans et de gloire, le baron Thénard ont prescrit sans conviction des remèdes illusoire. Planchon a pensé que les plants américains qui nous ont apporté le fléau pourraient, par une juste compensation, nous sauver du désastre. Les résultats sont décourageants: des plants réputés réfractaires sont parasités et la plupart ne peuvent être acclimatés. On constate que le terrible phylloxéra ne peut être atteint ni dans le sol où il trouve refuge, ni dans la plante, tuée bien plus sûrement que le parasite par les traitements éventuels; il faut rechercher les raisons de la résistance connue de certaines vignes et tenter de les transposer dans les conditions de la culture. Du problème résolu par Viala, je ne veux retenir ici que la méthode suivie. L'étude préliminaire de la résistance de la plante au parasite montre qu'il s'agit d'un caractère biologique acquis, devenu héréditaire chez certaines variétés et chez leurs croisements. La solution serait trouvée si certains des plants importés ne contractaient dans les terrains crétacés une maladie de la nutrition, la chlorose, et devenaient inutilisables par ce fait. Il faut donc déterminer par une expérimentation méthodique les espèces ou les hybrides résistant à la fois au phylloxéra et à la maladie et, du même coup, aux principaux cryptogames: le mildiou et le black rot. Enfin, il faut répondre à la préoccupation légitime des viticulteurs: la greffe de ces plants résistants conservera-t-elle aux vins de France leurs qualités essentielles?

Après dix années de recherches théoriques et pratiques, dans le laboratoire et sur le terrain, toutes ces questions sont élucidées: le vignoble français est reconstitué; la méthode scientifique s'est révélée toute puissante.

Par la situation qu'il occupe et par les devoirs qu'elle lui impose, Viala doit toujours travailler en vue de buts utilitaires et prochains. A peine une solution est-elle trouvée qu'un nouveau problème se trouve posé. Et il en est ainsi pendant toute sa carrière. «Je tiens à bien marquer, dit-il, l'unité de direction qu'ont eue tous mes travaux dans la poursuite d'un même but: celui du relèvement et du progrès

de la viticulture. Si j'ai étendu le but de mes recherches à des questions de science pure, en botanique, en cryptogamie et en biologie, j'ai toujours eu la préoccupation du côté agronomique...»

Mais il n'est point interdit de penser qu'il eut souhaité s'affranchir, à certains moments, de ce devoir professionnel tyrannique pour étendre bien au delà de ses proches limites le champ de ses investigations. Car Viala, et cette tendance se retrouve dans tous ses écrits, a le souci d'intégrer ses résultats dans de plus vastes ensembles. Sa collaboration occasionnelle avec Charrin n'a pas d'autre raison que son désir d'établir les rapports entre la pathologie végétale et la pathologie animale. Et Widal, qui fut l'un de ses parrains les plus actifs lors de sa candidature à l'Académie des Sciences, me disait l'originalité de ses vues sur la pathologie générale.

Viala aimait trop la science pour ne point se préoccuper du savant. Il ne cessa de revendiquer pour lui l'indépendance et la quiétude que donne la sécurité de l'existence. Mais il eût souscrit à l'évidente nécessité d'une discipline de la recherche en biologie. Son parfait bon sens eut protesté contre cette aberration de la recherche pour la recherche, de l'analyse en séries des éléments d'un postulat quelconque, aboutissant à une éruption de postulats dérivés partiels dont chacun sera repris isolément, le jeu continuant jusqu'à ce que, ayant perdu de vue depuis longtemps le point de départ, on aboutisse à l'incohérence ou au non-sens. C'est l'introduction dans l'investigation scientifique des procédés de la scolastique du moyen-âge et du jeu subtil et vain des syllogismes.

Jean Perrin a parlé récemment de son projet de la «recherche dirigée» et l'idée serait inquiétante si elle n'émanait d'un savant tel que lui. Il faut souhaiter cette direction si elle doit opérer le redressement d'errements devenus intolérables. Les sciences biologiques, la physiologie et la pathologie en particulier, sont encombrées d'une telle masse de notes et de notules que personne ne songe à les utiliser et que l'on renonce même à les répertorier. Le moment n'est pas éloigné où l'on devra reconstruire des édifices nouveaux, temples

de la vérité provisoire, avec les seules notions essentielles qu'une critique sévère aura sauvées du déluge scientifique.

On ne trouvera pas d'exemple, dans l'œuvre de Viala, de ces procédés de travail; il a toujours en vue un but précis et défini; si, parfois, il ne peut l'aborder directement, on suit sans peine la voie parcourue pour l'atteindre. C'est la méthode cartésienne; celle qu'ont suivie Lavoisier, Boussingault et Pasteur, méthode de clarté et de précision tout à la fois, respectueuse de l'exception, mais avide de généralisation et de synthèse.

Viala croyait à la puissance rédemptrice de la science sur le plan matériel et il voyait en elle l'un des éléments de la grandeur d'un pays. Envoyé au Parlement, il réclamait une dotation d'un milliard pour les laboratoires. Il apparaît ainsi comme un précurseur du ministre actuel de la recherche scientifique et il eut été enthousiasmé par l'entreprise d'organisation qui se poursuit en ce moment même.

Mais il pensait avant tout à la grande maison qui nous accueille en ce moment, où il enseigna pendant quarante années. Il revendiquait pour les études agronomiques la place éminente qui leur est due dans un grand pays essentiellement agricole; il voulait créer un centre universitaire groupant toutes les disciplines agronomiques, distribuant un enseignement supérieur, centralisant la recherche dans le laboratoire et dans la pratique, et la diffusant au dehors.

Quelques jours avant sa mort, au cours d'une séance de l'Académie des Sciences, Viala m'entretenait de ses projets et ses paroles évoquaient en moi le souvenir d'un homme qui l'avait distingué au début de sa carrière, Eugène Tisserand, le grand directeur et le grand agronome. Car je percevais, à quinze années de distance, l'écho fidèle des confidences que me faisait, avec la merveilleuse lucidité d'esprit qu'il conserva jusqu'à son dernier jour, le grand vieillard que nous n'avons pas cessé de regretter.

Ainsi se rencontraient, dans le domaine de la pensée, deux hommes appartenant à des générations différentes, mais rapprochés par un commun idéal, par les mêmes craintes, par les mêmes espérances

et aussi par une même affection. Vous me permettrez d'associer dans un hommage de respect et de gratitude, Eugène Tisserand, le fondateur de l'Institut agronomique, et Pierre Viala, le maître qui l'illustra par son enseignement et par sa science.

DISCOURS

DE

M. ÉMILE SCHRIBAUX

Membre de la Section d'Économie rurale.

MONSIEUR LE MINISTRE,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Pour mesurer toute l'importance économique et sociale de l'œuvre de Pierre Viala, et pour lui rendre un juste hommage, il faut se représenter le désarroi de la viticulture au début de sa carrière; il faut se rappeler la détresse des populations éprouvées par l'invasion du phylloxéra. Les crises les plus graves font presque toujours surgir des hommes d'élite capables de les dénouer à la satisfaction générale. Pierre Viala en est un bel exemple. Son nom s'inscrira au premier rang de ceux qui ont contribué le plus efficacement à reconstituer le vignoble français ruiné par le phylloxera et ravagé ensuite par les maladies cryptogamiques; son nom s'inscrira au premier rang des bienfaiteurs de la viticulture mondiale.

Fils d'un viticulteur de l'Hérault, Pierre Viala, dans son enfance,

avait connu la vigne, d'abord luxuriante et productive, puis dépérissant rapidement, enfin, mortellement atteinte.

Témoin de la détresse générale causée autour de lui par le terrible insecte, il en avait conservé un douloureux souvenir; aussi est-ce avec son cœur autant qu'avec son intelligence que, dans la suite, il étudiera la marche du fléau et les moyens de le conjurer.

De bonne heure, Pierre Viala avait conçu le projet d'acquérir les connaissances les plus solides afin de contribuer plus tard à rendre son ancienne prospérité au vignoble méridional auquel il était attaché par tant de liens. Dès lors, toutes ses facultés se concentrent et se tendent vers cet objectif qu'il ne perdra pas de vue un seul instant au cours de sa longue carrière. C'est pour réaliser ce projet, que, ses études secondaires terminées, il entra à l'École d'agriculture de Montpellier. Le directeur, M. Foëx, le distingue bientôt, l'associe à ses travaux dès sa sortie, puis l'attache au personnel enseignant. Préparateur et plus tard professeur de viticulture à Montpellier, Viala fréquente assidûment la Faculté, en particulier les cours et le laboratoire de l'excellent botaniste Flahault dont il devient bientôt l'ami; ceux de Planchon qui avait ouvert la voie à la reconstitution en signalant l'immunité phylloxérique des vignes d'origine américaine. A la Faculté des Sciences aussi bien qu'à l'École d'agriculture, Pierre Viala a rencontré, comme à souhait, toutes les sympathies, tous les appuis qui pouvaient contribuer à encourager son amour du travail, à élargir ses connaissances scientifiques et techniques, à préparer et à éclairer son avenir.

Montpellier lui réserva un autre bienfait, le plus précieux: la compagnie bonne et dévouée qui sut lui créer un foyer tendrement uni; la mère qui sut former l'esprit et le cœur des deux fils dont il était si légitimement fier.

Pierre Viala n'a jamais laissé échapper l'occasion de rappeler tout ce qu'il devait à ses maîtres de Montpellier, à ses jeunes collaborateurs devenus des maîtres à leur tour, aux viticulteurs éminents de la région méridionale, en particulier à M. Prosper Gervais. Ce qu'il

avait reçu d'eux, il s'est appliqué à le rendre à ses élèves, et il l'a toujours fait avec usure. Ce méridional froid et réservé cachait une nature sensible et toujours prête à se dévouer. Aussi, comptait-il de nombreux et fidèles amis. Ceux qui lui survivent, ne se consolent pas de sa disparition. Me sera-t-il permis de dire ici que je conserve à Pierre Viala un souvenir ému de son affectueuse sympathie, en même temps qu'une profonde reconnaissance pour mon élection à l'Institut.

Le grand mérite de Viala, que l'on ne saurait assez mettre en lumière, aura été de comprendre de bonne heure, et de défendre passionnément cette idée que la science appliquée, la science agricole en particulier, ne peut être vraiment féconde et produire son plein effet, que si elle repose sur les conceptions les plus hautes de la science pure. Aussi, à Montpellier, et plus tard à Paris, il ne négligera rien pour entretenir une fructueuse intimité scientifique et amicale avec les représentants les plus qualifiés des sciences physiques et naturelles. Cette collaboration ne pouvait manquer d'avoir les plus heureux résultats. Elle fut en effet l'origine de recherches particulièrement originales. Familiarisé, dès son enfance, avec la pratique viticole, propriétaire-viticulteur exploitant lui-même ses vignes à ses risques et périls, Pierre Viala était donc à la fois un savant et un excellent technicien. Il fut et il restera le modèle des professeurs de sciences appliquées dans nos écoles supérieures d'agriculture. Vous venez d'applaudir au portrait que M. Marsais vient de nous en donner. Pierre Viala était tellement pénétré de la nécessité de fonder la technique agricole sur la science pure, qu'au cours de son mandat de député, il présenta et défendit à la Chambre un projet tendant au rattachement du haut enseignement agricole à l'Enseignement supérieur de l'Université. Il tint à peu de chose que ce projet fût adopté. Plus tard, à l'Académie des Sciences, avec sa douce ténacité, il était arrivé à convaincre ses confrères, de revenir aux anciennes traditions, en faisant une place beaucoup plus large, dans la Section d'Écono-

mie rurale, aux représentants de la production végétale et de la production animale, à ceux qui, à son exemple, avaient demandé à la science désintéressée les moyens de faire progresser notre grande industrie du sol.

*
* *

L'Académie d'agriculture, dont Pierre Viala fut le Président et très longtemps le doyen, avait pressenti son avenir. En 1885, elle lui décernait l'un de ses prix les plus importants pour son livre les *Maladies de la vigne* qui était déjà celui d'un savant et d'un technicien expérimenté. C'est à cette distinction surtout que Pierre Viala doit d'avoir été choisi par Tisserand pour remplir l'importante mission officielle aux Etats-Unis qui devait consacrer définitivement sa réputation. Elle avait pour objet de découvrir des vignes sauvages, non seulement résistantes au phylloxera, c'était la première condition, mais en même temps résistantes au calcaire. Pierre Viala ne démentit pas la confiance qu'on avait placée en lui. Le biologiste averti qu'il était, alla droit au but, eut bien vite fait de résoudre le problème qui lui était posé. Le *Berlandieri* que Viala a rapporté du Texas, fut le point de départ des hybridations heureuses qui dotèrent le monde viticole d'une merveilleuse collection de porte-greffes bien supérieurs aux espèces pures de l'origine.

A cette époque, l'emploi des porte-greffes américains se faisait un peu partout sans idée directrice, au hasard des circonstances; les succès étaient nombreux. Pour sortir de la confusion, il fallait introduire l'esprit scientifique, notamment dans les expériences d'adaptation aux divers terrains. Viala intervint efficacement dans cette tâche délicate. Dès lors, la reconstitution progresse à grands pas. En France, de 75.000 Ha enregistrés en 1885, elle passe à un million en 1900; elle est complète quelques années après. On en comptait environ 3 millions dans les pays étrangers producteurs de vin, lesquels avaient sollicité, les uns après les autres, le concours de Viala ou ap-

pliqué les méthodes adoptées en France. Quel magnifique résultat! Pierre Viala avait le droit d'en être fier, car il pouvait en revendiquer une large part.

*
* *

La bataille n'était pourtant pas complètement gagnée. Ce n'est pas impunément qu'on déplace un être vivant du milieu dans lequel il est habitué à vivre de longue date. Personne n'ignore que l'apparition de nombreuses maladies cryptogamiques, inconnues jusque-là, chez nous fut la rançon de l'introduction des vignes américaines. Singulièrement dangereuses, ces maladies font encore aujourd'hui le désespoir des viticulteurs, en raison des traitements multipliés et très onéreux qu'elles imposent, traitements qu'il faut malheureusement renouveler à chaque campagne.

Aussi, nommé professeur à l'Institut agronomique en 1890, Pierre Viala consacre désormais la plus grande partie de son activité à l'étude scientifique des maladies de la vigne et à leur traitement rationnel. C'est la seconde étape de sa carrière, et non la moins féconde en résultats pratiques, celle qui mit en pleine valeur les qualités de l'animateur et du vulgarisateur. C'est la période pendant laquelle il publie avec Vermorel la magnifique *Ampélographie* en 7 volumes in-folio, la période pendant laquelle il fonde la *Revue de viticulture* qui s'est acquis une place d'honneur dans la presse technique.

A la Société nationale d'encouragement à l'agriculture, il provoqua la création, d'abord du *Comité de viticulture*, puis de la *Ligue nationale de lutte contre les ennemis des cultures*. L'avenir du dernier organisme, dont il a assumé la présidence jusqu'à sa mort, lui tenait particulièrement au cœur. En attendant le jour, très lointain, semble-t-il, où les sélectionneurs doteront l'agriculture de variétés réfractaires aux maladies, il faut nous résigner à combattre l'ennemi à l'aide d'agents chimiques. La liste en est devenue tellement longue que les usagers ne s'y reconnaissent plus, et redoutent toujours d'être trom-

pés par des fournisseurs ignorants ou malhonnêtes. C'est pour les renseigner, et pour rendre le commerce de ces produits plus moral et plus rationnel, que Viala a créé la *Ligue nationale de lutte contre les ennemis des cultures*, où, périodiquement, fabricants, agriculteurs, savants spécialisés chimistes et biologistes viennent confronter leurs vues et leurs desiderata, exposer les résultats des observations et des expériences exécutées au laboratoire et en pleine culture. La Ligue a déjà rendu de très grands services. L'élan est donné, les successeurs de Viala n'ont qu'à suivre la voie qu'il a ouverte.

Il faut renoncer à faire revivre complètement la physionomie et l'œuvre de Pierre Viala, tant sont nombreuses et variées les questions sur lesquelles il a projeté la lumière. L'évocation, même incomplète des services qu'il a rendus, permet cependant d'apprécier, sous ses aspects multiples, l'activité inlassable qu'il a déployée.

Viala a grandi la viticulture aux yeux de l'opinion. Il reste un grand exemple et une belle leçon de travail, de haute conscience, de savoir et de vouloir. Aux pouvoirs publics de susciter de nombreux imitateurs de Viala dans les diverses branches de la production agricole!

On classera Pierre Viala dans la lignée des savants chez lesquels la pensée et l'action n'ont jamais été séparées de l'idée supérieure du bien à réaliser, savants qui sont l'honneur de leur pays en même temps que de grands bienfaiteurs.

Voilà la raison profonde de l'hommage que, de tout cœur, nous rendons aujourd'hui à sa mémoire.
